

**EXPOSITION JULIE FAURE BRAC « Sortis du bois » Lycée Marie de Champagne TROYES  
du 06 au 23 mai 2014**

œuvres du FRAC Champagne Ardenne, Artothèque éphémère ORCCA et collection personnelle de l'artiste

---

**ACTE II scène première une grotte dans la forêt des Ardennes**

Dans la chapelle Brancacci de l'église Santa Maria del Carmine à Florence, Masaccio a peint à fresque Adam et Eve nus chassés de l'Eden. Eve, par pudeur, d'une main, couvre ses seins. Son autre main lui sert à cacher son pubis, comme le feront plus tard la Venus d'Urbino du Titien ou l'Olympia de Manet. Adam, lui se sert de ses deux mains pour se boucher les yeux, exhibant ainsi son sexe au spectateur qui ne dispose d'aucun fétiche pour détourner son regard médusé.

**Membres de la famille des créatures hybrides, les humains à tête de cerf, d'écureuil ou de sanglier** que dessine Julie Faure Brac n'ont pas de raison de couvrir leur sexe. Ils sont «couverts» par leur animalité. L'animal, sauvage ou domestique.....aussi humain qu'il nous paraisse parfois, n'a pas de raison d'être pudique.

- Remarquons que l'hybridation que l'artiste produit par l'image est presque à sens unique. A ce jour, peu de sphinx à tête d'homme et corps d'oiseau. La tête, siège de la pensée, revient à l'animal, le reste pour l'homme nu. Cette tête d'animal, nous ne la voyons pas nue...mais du corps de l'homme qui la prolonge, nous disons volontiers ...qu'il est à poil.
- Remarquons aussi, mais c'est sans doute une autre question, que ces êtres hybrides sont rarement féminins. Une simple impression peut-être..chez Julie Faure Brac, le masculin l'emporte. Une explication, peut-être....Si l'homme artiste a souvent peint la femme, il peut bien revenir à Julie, femme-artiste... de dessiner un peu les hommes.

Si la bête n'est pas pudique, c'est qu'elle ne pense pas.

Si personne ne lui conteste son instinct animal, une capacité à communiquer qui excède de bien des manières celle des humains, s'il est sans doute sujet aux émotions, aux souffrances et aux joies, en l'absence de langage articulé, l'accès au symbolique lui est interdit et l'imaginaire tout autant. Comme un caillou, un arbre, une forêt sauvage ou même domestiquée, l'animal n'est que du réel.

Cela n'a pas empêché de nombreuses civilisations, de nombreux artistes aussi, de faire de l'animal un symbole ou un esprit. Julie Faure Brac, sans conteste, suit cette piste là ...»l'esprit de la baleine», dit-elle .De là à croire que ses œuvres ne seraient que le produit de son intérêt pour le chamanisme ou bien encore de sa fertile et un brin débridée imagination, il se pourrait bien que l'on fasse fausse route.

Sur une route de forêt, dans Chasse au cerf, film certes empli d'imaginaire et de symboles, passent par deux fois des voitures. Figuraient-elles dans l'imaginaire du scénario ? Rien ne permet d'en être sûr, car cela peut tout aussi bien être le réel impudique du tournage qui a fait irruption comme il le fait, aujourd'hui encore, dans les films de Jean Luc Godard, ou naguère, dans ceux de Jean Renoir. Quoi qu'il en soit, Chasse au cerf, qui n'est pas un film muet, a dit « adieu au langage ». Reste les bruits, les craquements de dents qui grignotent les branches, l'impact d'une flèche, un souffle, le ruissellement d'un cours d'eau... un bruit de moteur.

Qu'un film soit sous la coupe du réel, on peut le comprendre... mais ses dessins, ses gravures ? Certes, nous dit Gael Charbau, parlant du travail de Julie Faure Brac dans un texte qu'il a intitulé «dessin avec le ventre», les figures se plient « à l'imaginaire et à la volonté de celle qui les crée, mais aussi et surtout à la pulsion même du **corps**, bien **réel**, qui les dessine. » On ajouterait volontiers que ce corps, pendant le travail du dessin, a tout le loisir de prêter l'oreille au crissement du crayon, de la plume sur le papier ou sur la plaque de cuivre. Autant de poils, de plumes, de brins d'herbe seront autant de coups de crayon à donner, à écouter et finalement à voir. Et pour les cachalots peu poilus, le rythme de hachures qui créent le volume ou bien qui animent la surface quand le volume est déjà construit.

**De la famille des animaux**, là où l'animalité des cachalots, des baleines et des hiboux bat son plein, il y a moins de pudeur encore à espérer. Pourtant on dirait que c'est l'artiste qui la leur fournit. D'une part, le sexe des animaux est, chez Julie Faure Brac rarement représenté, de plus elle semble privilégier des spécimens à configuration informe, animaux chez qui, de toutes façons, on a du mal à localiser le sexe, ce qui malgré leur lourdeur, leur résistance à toute velléité anthropomorphiste, en fait des êtres... plutôt sympathiques et d'ailleurs très protecteurs, tout à l'inverse d'un grand méchant écureuil hybride, mâle...et de surcroît armé d'un revolver. Celui-là, on le soupçonnerait presque d'être un peu ...exhibitionniste.

**Reste la famille des humains**, lorsque les hommes et les femmes sont tout bêtement seuls, à deux, à plusieurs.

Toujours nus, souvent poilus.

- Totalement relâchés, les moins inquiétants sont peut-être les Tarés. On leur pardonne, ils ne savent pas ce qu'ils font. L'humour féroce de l'artiste amorti le choc et la chute des sexes de plus en plus informes...et puis ...ça ne peut pas être nous.
- Arrivent ensuite, les hommes et les femmes qui, dans un décor phallique de théâtre de l'absurde, expérimentent par exemple une technique particulièrement incongrue pour faire leur toilette, ou encore passent leur temps à faire le tour de tours, la marque de leur folie figurant dans l'arrêt sur image d'une course poursuite infinie en canot... ou encore dans une pelouse géométriquement râpée .

Là non plus, ce n'est pas nous.

Certes, un juge de touche qui court sur le bord d'un terrain de football laisse les mêmes traces de pelouse râpée, mais on sait pourquoi il court. Certes Richard Long , qui marche en frottant ses pieds le long d'une ligne droite d'un kilomètre dans le désert, laisse une trace équivalente... mais on sait maintenant qu'il s'agit de Land Art.

- En dernier lieu, observons les hommes et les femmes qui ne font rien de particulier, si ce n'est de nous observer aussi. Même s'ils conservent toujours un peu quelque chose d'animal, même si, un peu éberlués, ils ont l'air de...sortir du bois...là, il se pourrait que ce soit nous.....un peu éberlués aussi devant les images.

Même si ce ne sont que des images, notre pudeur refait surface.

Les décors beckettien de lieux vidés, de grottes râpés (Verdun n'est jamais loin) qui, comme dirait Julie Faure Brac, « parlent de la mort » nous dérangent peut être moins que lorsqu'elle dessine, sculpte, filme des hommes *d'avant la pudeur de l'homme*. Si c'est «avant» dérangeant n'a peut-être jamais existé, elle le fait exister au présent dans son art. Dérangés, nous pouvons toujours regarder ailleurs ou nous boucher les yeux, mais ce n'est pas chose facile quand on connaît notre avidité de voir et quand de toute façon .....ce qui est vu est vu.

Nous pouvons dire que c'est la faute de l'artiste qui, dans la patience de son dessin, sait ce qu'elle fait, pour ensuite, en *sortant du bois*, nous montrer ses images. D'ailleurs elle n'est pas innocente. Ses allusions à la ligne claire de la bande dessinée, aux illustrations de jeunesse, nous attirent dans leurs charmants filets graphiques pour soudain, nous mettre devant le fait accompli de notre regard coupable d'avoir vu.

Nous pourrions alors charger davantage encore la barque de l'artiste aux frères épaules et aux semelles de vent, mais arriveront très vite pour soulager ce *poids de réalité* les esprits et les œuvres « *que les anciens nous ont laissées* », anciens dont on ne doute plus que ce sont de grands artistes ...William Shakespeare qui quelquefois nous conte le printemps ou l'été plutôt que l'hiver dans la forêt des Ardennes ,Akira Kurosawa qui met en image la marche des grands sapins de Birnam ...et pour le domaine de l'art qui est cher à l'artiste... une femme et un homme, une Eve et un Adam qui n'ont pas choisi que la pomme pour satisfaire leur appétit et démontrer tout leur *mordant* ....Louise Bourgeois....Francisco de Goya.

Tous et toutes suggèrent à Julie de poursuivre son travail sans compromission...le montrer partout où elle pourra, pour que tout le monde puisse, un jour, se rendre compte qu'il est mis ...devant une œuvre accomplie, celle qui ne nous demandera jamais de choisir entre innocence et culpabilité, mais plutôt celle qui en creuse, grave, dessine infiniment la lisière.

Claude Schaeffer

à l'occasion du vernissage de l'exposition le 20 mai 2014